

**Pascal CONVERT**

**Candidature pour le pavillon français  
de la Biennale internationale d'art de Venise**

**2017**

**Commissaire**

Georges Didi-Huberman

**Equipe artistique et scientifique**

Christian Caujolle, Philippe Dagen, Jean-Louis Froment, Olivier Juteau, Sonia Kronlund, Catherine Millet, Eric Poitevin

**Galerie**

Galerie Eric Dupont

**Partenaires institutionnels**

Ambassade de France en Afghanistan, Institut Français d'Afghanistan

**Partenaires privés**

Société ICONEM, Société CORNIS, Galaxie Photos

**Producteur artistique**

Divers et Imprévu

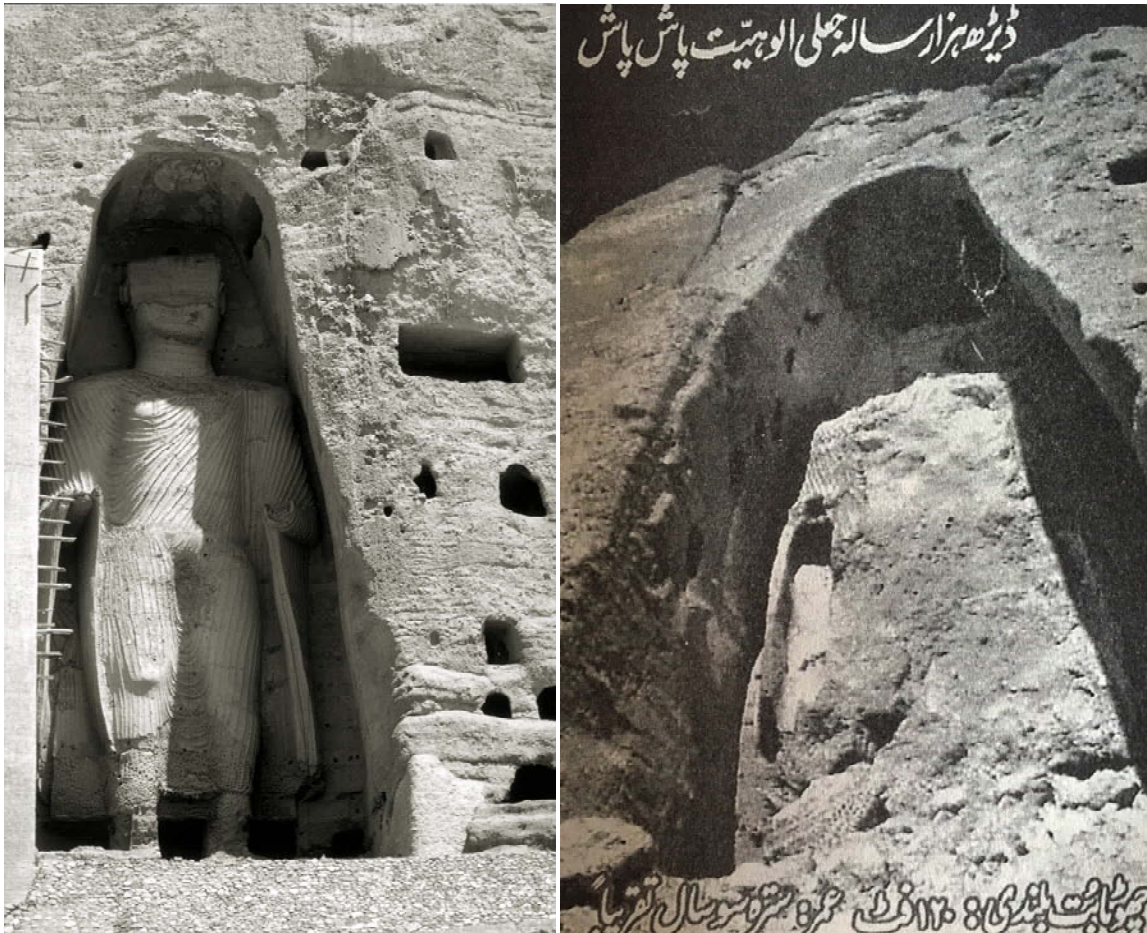


Grand Bouddha de Bamiyan avant sa destruction par les Talibans (Fig 1.1)





Grand Bouddha de Bamiyan après sa destruction par les Talibans (Fig 1.2)



Petit Bouddha de Bamiyan avant et après sa destruction par les Talibans (Fig 2)

## Perdre la mémoire

Les Bouddhas géants sculptés de Bamiyan doivent surtout leur célébrité à leur destruction par les Talibans le 11 mars 2001 suite à un édit condamnant les idoles promulgué le 26 février précédent par le mollah Omar, qui contrôlait l'Afghanistan depuis 1996.

A l'époque, le monde occidental n'a pas complètement pris la mesure de cet événement qui pourtant s'inscrit dans une chronologie qui conduit à la destruction des deux tours géantes de New York, sept mois plus tard exactement, le 11 septembre 2001.

Aujourd'hui, la liste des destructions de trésors archéologiques par tous les moyens - bulldozers, pioches, marteaux piqueurs, explosifs - par les djihadistes s'est dramatiquement allongée. Citons la destruction des mausolées de Tombouctou par les islamistes d'Ançar Eddine au Mali en juin 2012, celle des vestiges de la

Mésopotamie antique par l'organisation Etat islamique (EI) à Mossoul (Irak) où la tombe du prophète Jonas, lieu de pèlerinage, a été dynamitée le 24 juillet 2014 devant la foule et où des milliers de manuscrits rares ont été brûlés (février 2014), les destructions du mausolée Al-Arbaïn et de l' «église verte» à Tikrit, les destructions de la ville parthe d'Hatra et de l'ancienne cité assyrienne de Nimrud, célèbre pour ses sculptures de taureaux ailés à cinq pattes. Au printemps 2015, la prise de la ville-oasis de Palmyre, ancienne province romaine, cité caravanière au carrefour de la Chine, de l'Inde, de la Perse et de Rome par l'organisation Etat islamique (EI) a fait craindre le pire, pire confirmé le dimanche 23 août 2015 avec la destruction du temple antique de Baalshamin. Quelques jours auparavant, après la destruction de bustes funéraires en place publique, les djihadistes ont décapité au même endroit l'ancien chef des antiquités du site antique, Khaled Al-Assaad, 82 ans.

Au nettoyage ethnique de certaines populations (contre les Yézidis et les chrétiens par les djihadistes de Daech en Irak, contre les Hazâras en Afghanistan par la faction des Talibans qui a fait allégeance à l'organisation État islamique), les islamistes ont de longue date ajouté le volet de l'«épuration culturelle», détruisant mais aussi pillant et revendant des antiquités pour financer leur folie meurtrière.

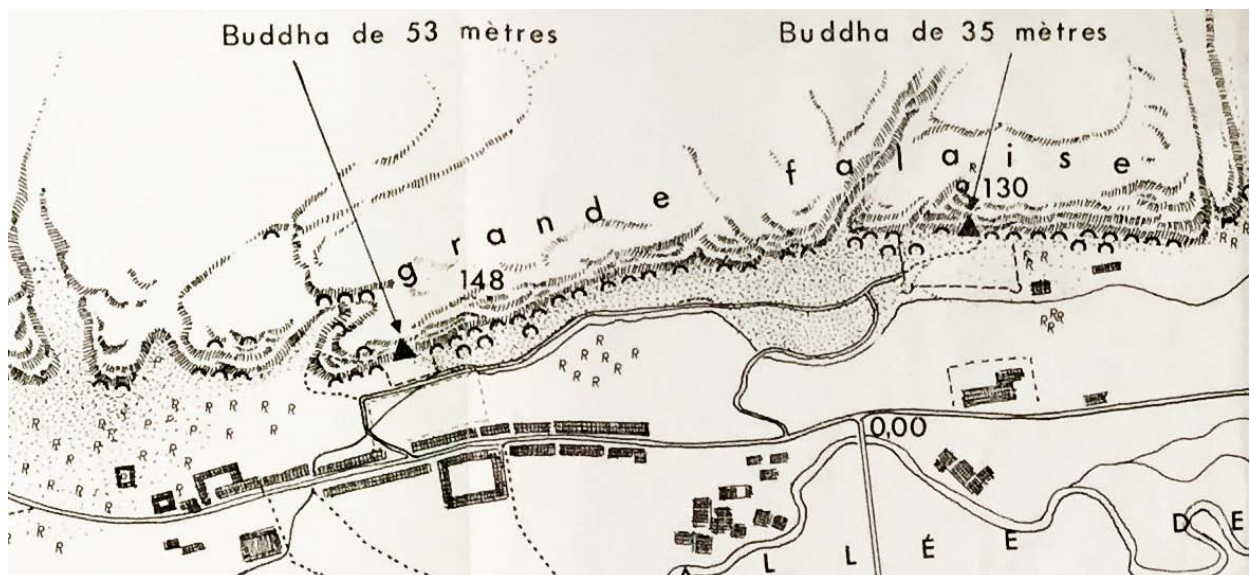
La destruction des deux Bouddhas géants à Bamiyan et des Twin Towers à New York a accéléré l'entrée dans le XXIe siècle et nous a appris que le retour des conflits culturels, économiques et surtout religieux irait de pair avec une utilisation toxique de la puissance de synchronicité des images. La mort du commandant Massoud, symbole de la résistance contre l'invasion de l'Afghanistan par l'Union Soviétique (1979-1989), et islamiste modéré qui avait à de multiples reprises attiré l'attention sur la dangerosité d'Al-Quaïda, assassiné dans un attentat suicide mené par deux faux journalistes munis d'une caméra piégée, illustre le rôle destructeur dévolu à l'image. Détruire les images idoles tout en s'en servant pour détruire les idôlatres.

Deux Bouddhas géants, deux tours géantes : prise dans une double figure gémellaire en miroir, la conscience du spectateur est médusée et reste enfermée dans une forme aiguë de présent hors de l'histoire. L'objectif premier de l'«épuration culturelle» menée par les extrémistes islamistes n'est autre que de nous faire littéralement perdre la mémoire. Et avec elle notre conscience.



## Mémoire meurtrie

Bamiyan est une petite ville située au centre de l'Afghanistan, dans une vallée étroite culminant à 2500 mètres d'altitude et entourée par les montagnes de l'Hindou Kouch au nord et les montagnes de Koh-i-Baba au sud. Dans la partie nord de l'Hindou Kouch, le bassin de la rivière de l'Oxus s'élargit et le climat y est similaire aux régions sèches de l'Asie centrale. Dans la partie sud, s'est formé le bassin de la rivière de l'Indus dont l'altitude décroît progressivement vers le subcontinent indien. L'Hindou Kouch joue le rôle d'un mur et sépare l'Inde de l'Asie centrale tant au niveau géographique que climatique. Entre les crêtes des montagnes, Bamiyan est situé dans une petite vallée qui s'étend d'est en ouest le long d'une grande falaise faisant face au sud. Cette falaise, faite d'une roche friable, longue d'un kilomètre et demi, a abrité entre le III<sup>e</sup> et le VII<sup>e</sup> siècle un monastère bouddhiste qui comptait une population de plus de mille moines. Ce site décrit par les moines Xuanzang (en 629) et Huichao (en 727) était un témoignage majeur de l'école d'art gréco-bouddhique du Gandhara. Sur la falaise, à l'intérieur de niches géantes, se dressaient deux statues colossales de Bouddha-debout, l'une de 38 mètres à l'est (Fig. 2), l'autre de 55 mètres à l'ouest (Fig. 1).





Les plafonds voûtés des niches étaient ornés de peintures murales polychromes dont il ne reste plus rien sinon les relevés (Fig. 3) effectués par les archéologues qui se sont passionnés pour ce site, Alfred Foucher, André Godard, Joseph Hackin et Zemaryalai Tarzi.



Relevés de fresques des sanctuaires ornés de Bamiyan (Fig. 3)



On trouve également sur la falaise trois niches plus petites qui abritaient des statues du Bouddha-assis, elles aussi détruites. Outre ces niches, 750 grottes environ (Fig. 4) ont été creusées dont un dixième environ contenaient des peintures murales et des sculptures en argile que l'on peut désigner sous le terme de grottes-sanctuaires (Fig. 5).



Vue des grottes-sanctuaires entre un Bouddha-assis et le petit Bouddha (Fig. 4)



Vue depuis une grotte-sanctuaire (Fig. 5)

La destruction (ou le vol) des sculptures a été systématique et les Talibans ont mis le feu dans les grottes ornées, la cendre et les traces de fumée recouvrant peintures et bas-reliefs sculptés. Leur acharnement les a conduits à marquer de l’empreinte de leurs chaussures les voûtes déjà maculées de noir de fumée, pratique utilisée pour avilir un ennemi (Fig. 6). Mais signe aussi de la résistance des images à la destruction.



Sanctuaire maculé de noir de fumée et frappé de semelles de chaussures (Fig. 6)



## Mémoire malgré tout

A l'occasion du quinzième anniversaire de la destruction des Bouddhas de Bamiyan (11 mars 2016), j'ai été invité par l'Ambassade de France et l'Institut français en Afghanistan à réfléchir à un projet artistique. Dès avant mon départ, j'avais établi une correspondance sensible entre les deux niches géantes vides de Bamiyan et les empreintes négatives des Twin Towers du Mémorial du 11 septembre à New York.



Empreintes négatives des Twin Towers, mémorial du 11 septembre



Niches du grand et du petit Bouddha après la destruction



La question du double ou plutôt du gémellaire avec cette conscience d'une différence dans l'identique habite mon travail depuis son origine. Et l'absence lui est directement associée.

Dans les deux sites, la violence de l'histoire s'inscrit en creux, en négatif, comme si seule la vision du vide pouvait témoigner de la perte, à perte de vue. Saisi dans un vertige, à New York le regard est aspiré vers un point obscur dans lequel fuit le temps, à Bamiyan ce sont des centaines d'ouvertures obscures depuis lesquelles les moines contemplaient les ombres des nuages glissant sur les montagnes enneigées. Intérieur et extérieur, obscurité, lumière et, au-dessus de la falaise, la profondeur de l'horizon.





Bien sûr New York est loin de Bamiyan, bien sûr les correspondances entre événements et lieux sont fragiles et peuvent même troubler la lecture de l'histoire. Mais imaginer permet aussi de voir parfois de plus près l'histoire réelle. Près de 3000 personnes sont mortes, tuées par les attentats le 11 septembre à New York. Au mois de février précédent, quelques jours avant la destruction des Bouddhas, un rapport de Human Rights Watch établit que 300 civils hazâras, minorité ethnique de la région de Bamiyan, ont été assassinés.

Et dans les faits, il n'existe aucun chiffre indiquant le nombre des victimes civiles durant le régime des Talibans (1996-2001)<sup>1</sup>.

Ni noms, ni stèles.

Tombeaux éternels, les niches vides des Bouddhas de Bamiyan en témoignent.

---

<sup>1</sup> Entre 2009 et 2014, on dénombre 17.000 morts parmi les civils afghans du fait des actions menées par les insurgés Talibans. Selon l'ONU, en 2015, le nombre de victimes civiles de la guerre en Afghanistan a atteint un niveau record pour la septième année consécutive.



Mon projet est de poser, exactement à mi-chemin entre New York et Bamiyan, entre l'Afghanistan et les Etats-Unis, à Venise, ville où Marco Polo a ramené un bout de ciel afghan sous la forme d'une pierre, le lapis-lazuli, qui a servi à recouvrir la façade du palais de la Ca' d'Oro, et dans le pavillon français, pays qui, à la demande du roi d'Afghanistan, avait ouvert en 1922 à Kaboul la première Délégation archéologique, les fantômes toujours vivants des Bouddhas de Bamiyan.

Car si les Talibans ont cru détruire ces statues géantes, de même qu'à Hiroshima après l'explosion de la bombe atomique, il en reste l'ombre portée.





Détruire une sculpture, ce n'est pas simplement « casser des pierres » comme a pu le prétendre le mollah Omar, c'est dénier à tout être humain la possibilité de représenter un être vivant. L'acharnement avec lequel les djihadistes en Syrie, en Irak, détruisent les sculptures préislamiques participe bien sûr d'une propagande. Elle témoigne aussi d'une volonté absolue de détruire tout passé, toute histoire.



Mais l'explosion des centaines de mines n'a pu détruire totalement l'existence des Bouddhas, il en reste la trace, une empreinte massive.

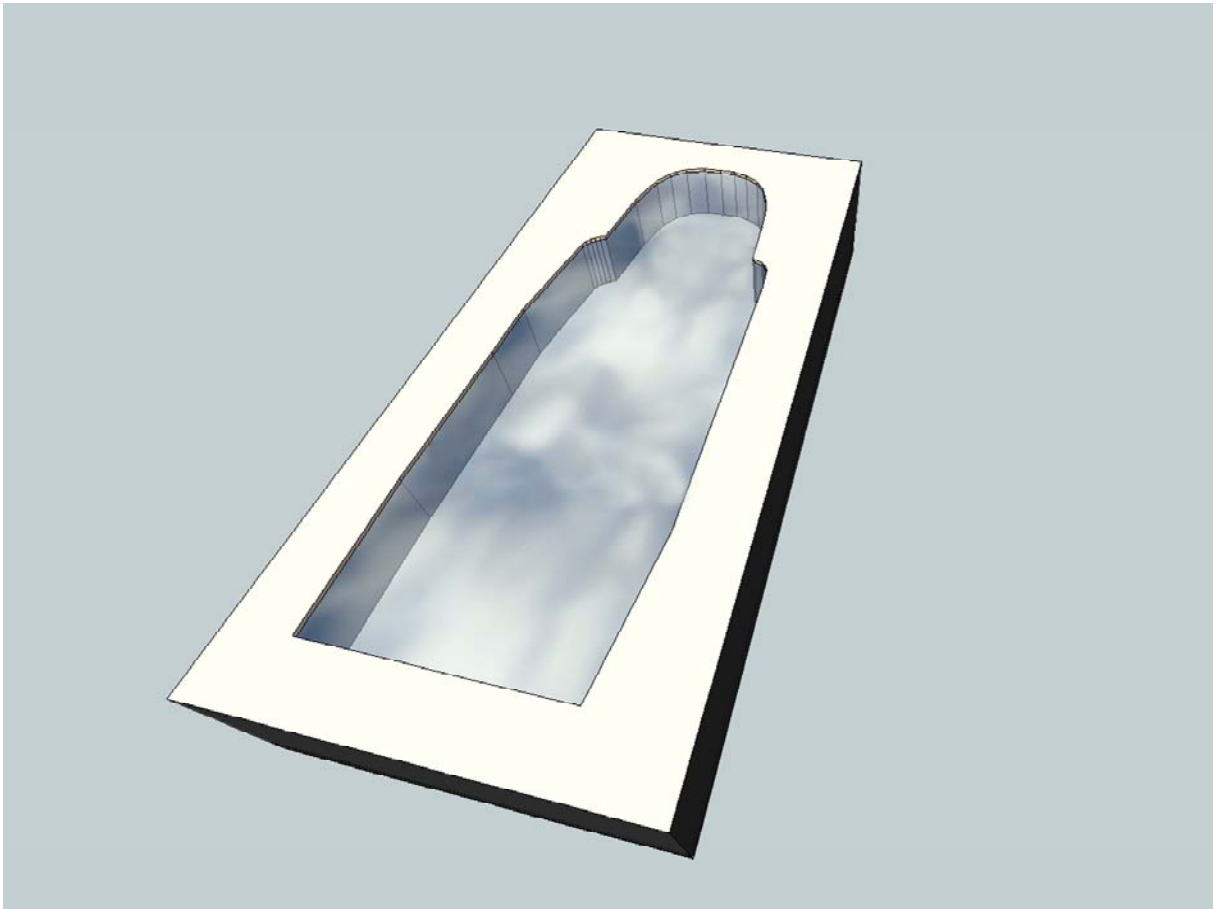


Relief du Grand Bouddha après sa destruction

## L'ombre portée des Bouddhas, deux gisants en verre

*Localisation : sol de la salle centrale.*

Mon projet consiste à placer, tels deux gisants, sur le sol de la pièce centrale du pavillon français, deux blocs parallélépipédiques reprenant au 1/15<sup>ème</sup> les niches des deux Bouddhas géants mises à l'horizontale.



Au fond de chaque niche se trouve la forme fantomatique en relief des Bouddhas. Autour sont installés des blocs de béton réfractaire solidaires d'un plancher porteur qui forment le four de cuisson (voir la description technique de la réalisation dans le document établi par Olivier Juteau, maître verrier). Les côtés du four sont recouverts de plaques en acier d'un noir profond avec des découpes permettant de voir les emplacements des résistances ayant permis la fusion du verre.

La niche est remplie de verre incolore jusqu'à sa partie supérieure. En se penchant au dessus de chaque « four-moule » comme s'il s'agissait d'un puits, au fond, sous le verre, le spectateur pourra découvrir les fantômes de Bamiyan. Une telle masse de verre n'a jamais été coulée de cette manière. La puissance optique du verre, sa profondeur, amplifiera la concentration du regard.

J'ai déjà utilisé cette technique de « four-moule » pour la réalisation d'une pièce en verre conservée dans les collections du Musée National d'Art Moderne.



*Le temps scellé, 2009. Cristal et moule en plâtre réfractaire.*





## En immersion dans le paysage

*Localisation : murs de la salle centrale et des deux premières salles latérales*

De manière dialectique, ces tombeaux, faits d'une masse de verre tourmentée et abstraite, à la fois proches et lointains, symboles de nos temps troublés, seront environnés par, d'une netteté inouïe, une bande photographique géante de la totalité de la falaise.

Lors de mon séjour à Bamiyan, il y a une quinzaine de jours, j'ai utilisé une technologie de prise de vue logiquement utilisée pour détecter les micro-fissures dans les pales d'éoliennes (<http://web.cornis.fr/fr>). Cette technologie a permis la fabrication d'une image photographique à l'échelle 1 de la falaise par un système de tuilage de 3000 photographies.

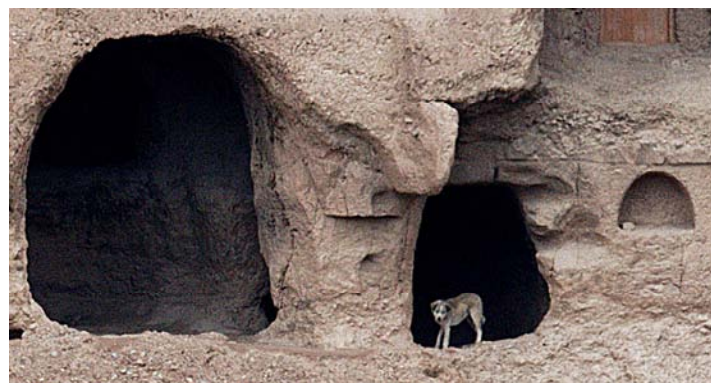


Technique de prise de vue mise au point par la société Cornis

Il est dans le cadre de ce dossier impossible de rendre compte de l'excitation visuelle produite par ce type d'image : pour l'ouvrir sur un ordinateur, il faut disposer de 5 Terabytes de mémoire vive. L'expérience proposée au spectateur n'est plus celle de noyer son regard dans le verre mais, à l'opposé, grâce à un piqué de l'image d'une précision absolue, de s'immerger dans la matière même de la falaise, la terre, la pierre, la lumière.



Contrastant avec l'architecture néo-palladienne de l'extérieur du pavillon, dans la lumière d'été, 750 bouches obscures s'ouvriront devant lui. Et il pourra découvrir que, malgré tout, la falaise continue de vivre.





A ce stade de ma réflexion, il me reste à définir avec davantage de précision la hauteur de cette bande. Seul un test grandeur nature permettra de le déterminer de manière définitive. Cette bande se développera dans la salle principale et les salles latérales, à gauche et à droite de celle-ci.





## ***Les enfants de Bamiyan, film***

*Localisation : salle latérale arrière*

Lors de cette mission, j'ai été très rapidement accompagné par des enfants qui vivent au pied de la falaise et dont les familles ont parfois transformé les anciennes cavernes des moines bouddhistes en habitations. Probablement descendants des soldats de Gengis Khan, ils font partie du peuple hazâra. Méprisés, réduits en esclavage par d'autres ethnies, les Hazâras sont, aujourd'hui encore, l'objet de discriminations régulières.



Rapidement, un jeu de « cache-cache » s'est installé entre nous. Dans une extrême proximité, quelques dizaines de centimètres, ils tentaient d'éviter d'être filmés sans pour autant chercher à s'éloigner. Quand la caméra les saisissait, les rires enfantins laissaient place au silence, et, dans un regard d'une dignité d'un autre temps, ils me fixaient. Ni jugement ni recherche d'une complicité. L'être-là dans un paysage, leur paysage.

Dans un film dont le récit sera à la première personne, mon projet est d'associer les images tournées il y a quinze jours des enfants de Bamiyan, jouant dans les cavernes ou au football devant les niches des Bouddhas, aux autres prises de vues effectuées par des caméras fixées à des drones ou à des ailes d'avion.



Survol du petit Bouddha par un drone



Survol du petit Bouddha par un drone dédié à la cartographie

La tension entre la présence frontale des enfants et l'abstraction des images aériennes jouera le dispositif visuel confrontant les masses fantomatiques de verre et les images géantes de la falaise d'une fascinante précision.





## **Note technique sur la mission menée en Afghanistan du 6 au 17 mars 2016**

Convaincu qu'il y avait une forme d'obligation morale à ce qu'un travail artistique réalisé sur le site de Bamiyan soit un apport, même modeste, pour les Afghans et la communauté scientifique, lors de mon séjour j'ai mis en oeuvre des moyens techniques qui ont permis la numérisation de la totalité du site. La société Iconem (<http://iconem.com>) spécialisée dans le patrimoine et l'archéologie dans les zones de guerre, actuellement à Palmyre, m'a assisté dans ce travail de collecte d'images avec des drones.

Les 100.000 photographies réalisées vont permettre la création d'un modèle 3D de la falaise qui sera remis gracieusement aux autorités gouvernementales afghanes et pourra être utilisé par la communauté scientifique des archéologues. J'en conserve cependant les droits d'auteur pour toute utilisation artistique (contrat joint au dossier).